

# Critique de Britannicus, plans rapprochés par Not for tourists

Par Laure Dasinieres

Publié le 12 mai 2011



Est-ce une forme de dyslexie ou un amour des mots, j'ai un mal fou à suivre les pièces de théâtre lorsqu'elles sont écrites en vers. En général, la rime gangrène mes facultés de compréhension. Un handicap qui me fait d'autant plus apprécier les adaptations de classiques réussies. Une réussite qui commence par ma capacité à saisir l'action et non juste à écouter la petite musique des mots.

Le Britannicus, mis en scène par Laurent Bazin actuellement à l'affiche de La Loge est de ces pièces qui, ne faisant aucune concession sur le texte original, trouvent suffisamment d'échos dans le contemporain (tant dans ses manières de dire que dans ses manières de faire) pour se mettre à la portée du spectateur contemporain – sans faire du « Racine pour les nuls ».



« Britannicus », c'est des jeux de pouvoirs une histoire d'amour, de rivalités entre frères, de soumission à l'autorité maternelle. C'est Néron qui accède au pouvoir, qui est soudainement animé par une passion teintée de sadisme pour Junie, la fiancée de son frère, Britannicus. C'est Agrippine, maîtresse-femme, déchirée par la rivalité entre ses fils. C'est Britannicus torturé, à qui on essaie d'enlever la femme qu'il aime. Tous les éléments du drame classique sont réunis. Reste à savoir les mettre en scène pour captiver un public d'aujourd'hui, tout en réussissant à s'adapter aux conditions d'une petite salle comme La Loge. C'est le pari que prend et que réussit la compagnie Mesden avec beaucoup de tact.

Malgré le nom de la pièce, Néron est le personnage autour duquel se noue le drame. Il est la figure qui incarne les paradoxes : respect des obligations liées à son rang et à son statut d'empereur (incarné par Burrhus) ou émancipation (incarnée par Narcisse) ? Raison ou pulsion ? Laurent Bazin en fait une figure un rien schizophrène, une sorte d'enfant gâté mal dégrossi et un voyeur qui aime autant l'objet de son amour que le fait de le voir souffrir. Sa caméra en main, il espionne Junie, capte chaque image de son être.

Sans nul doute, une des forces de la pièce est de parvenir à distiller une sensualité brute presque violente. Le cabinet dans lequel Néron collectionne les clichés en gros plan de Junie en est l'illustration la plus criante, mais le jeu des acteurs n'en est pas étranger. Ils exécutent la partition classique avec une passion plus ou moins retenue où les corps et les soupirs disent autant que les mots. Le dispositif scénique qui fait la part belle aux jeux de lumières, aux ombres et au travail sur les sonorités contribue également à renforcer les impressions de fougue et de tension qui traversent ainsi la pièce.

Les comédiens excellent à faire vivre un texte ardu en lui insufflant une bonne dose d'humanité et de modernité à l'encontre des déclamations pseudo-respectueuses souvent vues lors d'adaptation de pièces classiques.

À la fois exigeant et abordable, ce Britannicus est une belle réussite !